

Recherches sociographiques



Débat

Gary Caldwell, Gérard Bélanger, Fernand Dumont, Marc-Adéland Tremblay, Simon Langlois, Jean-Pierre Desaulniers, Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Jean-Pierre Desaulniers, Fernand Dumont, Jean-Paul Desaulniers, Fernand Dumont, Fernand Harvey, Hélène David, André-J. Bélanger, Fernand Dumont, Henrique Urbano, Arnand Sales, Jacques Godbout, Jean-Marc Potte et Fernand Dumont

Volume 26, numéro 3, 1985

Situation de la recherche sur le « Canada français », 1962-1984 II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056173ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056173ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Débat

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caldwell, G., Bélanger, G., Dumont, F., Tremblay, M.-A., Langlois, S., Desaulniers, J.-P., Fournier, M., Gagnon, G., Desaulniers, J.-P., Dumont, F., Desaulniers, J.-P., Dumont, F., Harvey, F., David, H., Bélanger, A.-J., Dumont, F., Urbano, H., Sales, A., Godbout, J., Potte, J.-M. & Dumont, F. (1985). Débat. *Recherches sociographiques*, 26(3), 467–484. <https://doi.org/10.7202/056173ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

DÉBAT

Gary CALDWELL

Jean-Pierre Desaulniers a soulevé une angoisse qui existe chez beaucoup de sociologues, surtout peut-être chez les jeunes, à savoir si la sociologie contemporaine est à la hauteur des défis qui sont devant nous. C'est, je crois, une question légitime dans le cadre de notre colloque. Desaulniers affirme que nos préoccupations partielles et normatives nous empêchent de voir ce qui est devant nous.

Moi, en tant que père qui permet à ses enfants de regarder Dallas, je partage ces préoccupations normatives que l'on retrouve dans « l'École de Dumont ». Je suis sûr que, sans identité, nous n'aurons pas de destin. Je suis ici au Québec parce que la société québécoise a un destin. Mais je suis aussi d'accord avec Desaulniers : en ce qui concerne la connaissance du changement social, il n'y a pas d'adéquation entre nos moyens et les résultats de nos recherches. Nous n'avons pas été présents lors des grands moments de changement : la pénétration de la télévision, la désindustrialisation de la société québécoise, l'immigration des années 1970, le constat des soldes migratoires négatifs, la faillite de la réforme de l'éducation au secondaire, le dérapage de l'engin étatique, les conséquences de la dénatalité. Nous sommes les derniers à prendre conscience de ces changements : ce sont les journalistes, les économistes ou les hommes d'État qui nous signalent ces choses-là. Pour moi, c'est le fond du débat : pourquoi ne sommes-nous pas équipés pour sentir ces changements, étant donné nos moyens qui sont considérables en termes d'effectifs, de ressources, de crédits, etc. ?

J'émetts deux hypothèses en guise de réponse à cette question. Je pense que nous n'avons pas réussi à séparer notre engagement normatif de notre travail d'analyste. Il faut cette séparation pour réussir à cerner ou à saisir ces changements. Deuxièmement, je suggère qu'il y a dans la société québécoise un mécanisme d'organisation institutionnelle, qui est propre à cette société, qui fait sa force dans certaines circonstances, mais qui fait aussi en sorte que l'on fonctionne de façon particulière en tant que système et sous-système. Il y a aussi un mode d'interaction sociale, que Colette Moreux a appelé la « sociabilité de consensus », qui fait également la force de la société québécoise dans certaines circonstances, mais qui a aussi ses limites. Et, faute d'avoir compris la particularité de ces mécanismes-là, nous en sommes devenus les victimes dans notre propre sous-système, c'est-à-dire le milieu des sociologues. Et, à moins de comprendre le fonctionnement de ces deux mécanismes dans notre société, nous

serons incapables de nous libérer des contraintes qui font en sorte que nous ne sommes pas à l'affût, ou disponibles à saisir ces changements. Quand des changements importants seront survenus, alors nous dirons aux gens : « Pourquoi ne nous en avez-vous pas parlé ? » Mais c'est notre rôle de percevoir et d'annoncer ces changements...

Gérard BÉLANGER

Le bon point dans la communication de Desaulniers, c'est de montrer que les changements qui affectent d'autres sociétés ont aussi leurs effets ici au Québec. Je trouve que l'étude de la culture au Québec est trop reliée à notre petit monde, alors que les mêmes phénomènes existent dans d'autres sociétés, que ces sociétés soient l'Ontario, le Sud des États-Unis, etc. On a comme un refus de vouloir comparer. Je suggérerais que, pour un an, l'Institut québécois de recherche sur la culture se transporte soit à Winnipeg, soit à Chicago, pour faire des comparaisons. Peut-être que l'on verrait alors, comme le suggérait Desaulniers, que nous sommes dans des mouvements qui ne sont pas seulement québécois.

Fernand DUMONT

En 1962, alors qu'un certain nombre d'entre nous étaient encore fort jeunes, nous avons déjà rappelé explicitement cette nécessité des études comparatives, qui, d'ailleurs, se poursuivent effectivement. Pour prendre un exemple qui a l'air d'être très loin de la sociologie, dans les études littéraires, on n'a pas étudié la littérature québécoise en vase clos : les comparaisons ont été constantes, non seulement avec la littérature française, mais aussi avec la littérature américaine. Donc, là-dessus, on ne peut que manifester son accord, et il n'est pas nécessaire que l'Institut — cela coûterait trop cher pour notre budget — se déménage à Winnipeg ou à Chicago. Il suffit qu'un certain nombre d'entre nous se déplacent, ce que nous faisons assez couramment, et lisent sur autre chose que sur le Québec.

Pour ce qui est des études comparatives, on ne peut que rappeler le souhait qui a été souvent fait de ne pas étudier le cas québécois comme un cas singulier. Je prends un exemple qui est évident pour tout le monde : on évoque les transformations de la famille, du couple, au Québec depuis les années 1960. Pour citer une étude comparative, Charter (qui, justement, est professeur à Toronto) a très bien montré, dans son livre sur la naissance de la famille, qu'il s'agit là d'un phénomène occidental. Une fois qu'on l'a constaté, il reste à voir en quoi ce phénomène occidental ne s'est pas simplement répété au Québec, comme si nous n'étions que l'écho de ce qui se passe ailleurs, mais dans quel sens et comment nous avons réagi à ce phénomène qui nous affectait, comme il affectait l'ensemble de l'Occident. Nous pourrions prendre bien d'autres exemples : le phénomène de l'allongement de l'adolescence, qui est lui aussi un

phénomène occidental, relativement récent, et qui ne nous est pas propre. Encore faut-il, si on parle de l'étude de la société québécoise, dégager ce qu'il y a, dans ce vaste phénomène, d'un peu spécifique et qui nous concerne dans notre société particulière. Faire des études comparatives, à mon avis, c'est ça. Nous ne faisons pas des études comparatives simplement pour savoir en quoi nous sommes semblables à ce qui se passe ailleurs ; nous en faisons pour discerner des différences. C'est le seul intérêt, au fond, des études comparatives, puisque sans ça, on n'aurait pas besoin d'étudier le Québec : d'autres gens, et avec beaucoup plus de moyens que nous, se contentant d'étudier l'Occident.

Marc-Adélaïde TREMBLAY

J'aimerais simplement souligner deux ou trois faits qui m'apparaissent extrêmement importants par rapport au bilan que Dumont et Harvey ont effectué. Il me semble que les auteurs auraient pu accorder beaucoup plus d'importance aux études nordiques. Le Nord est devenu la nouvelle frontière et je pense que c'est là, dans une certaine mesure, que se joue le destin des sciences sociales, de la sociologie comme de l'anthropologie. Je m'explique : c'est que le Nord est devenu le lieu de l'avancement économique de la province, et il se situe là des populations inuit et amérindiennes qui ont évolué considérablement dans leur structure d'organisation, et qui ont surtout acquis une place nouvelle sur le plan de leur pouvoir politique. On n'a qu'à observer les réclamations territoriales, les confrontations et les contestations des accords au sujet du projet hydro-électrique de la Baie James, etc. C'est un lieu où il se passe beaucoup de choses sur le plan de notre identité. Et ce que je remarque, c'est que dans les centres d'études nordiques, à l'échelle du Canada et au Québec, les sciences humaines sont en chute libre. Ce sont les sciences naturelles qui se sont accaparé ce champ d'études. Ceci est, entre autres, favorisé par l'idéologie des grandes agences subventionnaires qui, dans leur thématique, n'ont pas daigné considérer importantes les études anthropologiques. Il existe un autre fait aussi, c'est que le Nord a mis en évidence un phénomène qui se produit ici, mais que l'on voit peut-être moins facilement : celui de la définition de la position du chercheur par rapport à la structure du pouvoir. Dans le Nord, le chercheur en sciences humaines a été presque rejeté, parce qu'on le considérait comme étant le porte-parole du pouvoir politique officiel, donc comme ayant des intérêts, un parti pris dans les études qu'il entreprenait. En anthropologie, ceci a suscité une crise considérable concernant l'orientation de nos études et a même dirigé un bon nombre d'entre nous vers des études plus livresques, qu'on appelle les études ethno-historiques. Mais, par contre, ça pose le problème de l'utilisation des matériaux que l'on recueille, le droit des personnes sur lesquelles on travaille de participer à nos études, et même d'en devenir elles-mêmes non seulement les propriétaires, mais les principaux acteurs : que ce soit elles-mêmes qui entreprennent ces études-là pour leurs propres fins. Il y a donc là, il me

semble, dans le dossier des études sur la culture, sur le plan des impératifs de la comparaison, un lien très intéressant à examiner à fond. C'est plus facile aussi d'observer ce qui s'y passe parce que la démographie est plus relâchée, les lieux d'observation sont plus facilement identifiables, et les mouvements qui sont en train de naître — les mouvements politiques, la nouvelle identité des autochtones — sont des phénomènes très intéressants. Je pense que ça peut nous aider aussi à comprendre la crise d'identité que nous vivons nous-mêmes, et comment eux la vivent en rapport avec nous.

Simon LANGLOIS

Une question à Jean-Pierre Desaulniers : tu as présenté les médias comme n'étant pas extérieurs à la société, comme étant en quelque sorte la société elle-même. Je me suis alors demandé pourquoi tu présentais la sociologie de la culture, telle qu'elle se fait au Québec, comme étant extérieure et coupée de la société. En d'autres termes : est-ce que tu n'appliques pas à la sociologie de la culture un vice de méthode que tu reproches à ceux qui voient les médias comme étant extérieurs à la société ?

Jean-Pierre DESAULNIERS

Ce n'est pas que j'exclus les sociologues de la culture de la société. Ce que je constate plutôt, c'est qu'il y a, dans le territoire de spécialisation qu'est la sociologie de la culture — qui est comparable à d'autres territoires de spécialisation culturelle — une sorte de retranchement — sans être péjoratif — vers la littérature : c'est là une spécialisation qui est à la fois professionnelle et prise dans les conventions culturelles de rattachement à certains modèles, et donc de perception du monde. Alors que, dans d'autres territoires de spécialisation, on assiste à un déplacement de l'écrit vers l'oral. N'oubliez jamais que la télévision, c'est de la radio avec des images — on parle à la télévision — et que l'expression orale c'est de l'espace. L'oral devient prédominant comme lieu. J'insiste toutefois pour qu'on ne lâche pas le morceau, que l'on tienne beaucoup compte de l'écrit, qu'on le revalorise comme on revalorise l'oral : c'est notre responsabilité universitaire depuis le Moyen-Âge d'être en porte-à-faux par rapport au reste de la société. Mais il s'agit de très bien savoir dans quelle sorte de dépendance culturelle on se situe quand on se spécialise du côté de la littérature. Si vous me permettez une deuxième conclusion, qui se raccroche à ce que je viens de dire : il s'agit d'une proposition pour un prochain colloque. Professionnellement, la très grande majorité d'entre nous enseignons ; nous savons ce que c'est que parler ; nous ne sommes pas tellement loin de la culture orale. Mais nous avons toujours trouvé plus importants nos écrits. Et ma proposition serait un colloque sur la parole pédagogique sociologique. J'aimerais qu'on fasse des ateliers de parole. Il existe une littérature sociologique ; mais il devrait exister aussi une parole sociologique. J'aimerais travailler en

ateliers avec un Paquet, un Bélanger, un Dumont : ils travaillent bien la parole. Et je pense que ce travail pédagogique de la parole nous permettrait d'avoir plus d'inscription, ou d'apparence si l'on veut, dans la société.

Marcel FOURNIER

Avant de venir ici — et aussi en écoutant une partie de l'exposé de Dumont et Harvey — l'impression que j'avais par rapport aux travaux sur la culture était la suivante : cet ensemble de travaux — on pourrait le voir de Everett C. Hughes à Colette Moreux — est marqué par la thématique de la modernité inaccessible. Je pense que même dans les travaux théoriques de Dumont, et dans certains travaux plus récents de Freitag, cette thématique est présente. En écoutant Desaulniers, je me suis aperçu finalement qu'il y avait une autre thématique qui apparaissait, celle de la modernité déjà dépassée, une espèce de post-modernité : d'un côté, une communauté qui éclate, et de l'autre, un ensemble d'individus qui essaient de se rapailler, de se regrouper. Et la question que je me pose — à la limite, je me situerais dans l'entre-deux : est-ce qu'on ne néglige pas à la fois un ensemble de travaux, et aussi des voies de recherche qui concernent la société dans son développement actuel, dans sa dynamique actuelle ? Je donnerais trois exemples : premièrement, on a très bien analysé les effets de l'industrialisation sur la culture, mais on connaît moins bien le processus d'industrialisation de la culture elle-même et la transformation de nos institutions culturelles anciennes en industries culturelles, que ce soit l'université dans laquelle on vit, le musée, etc. Je sais que Fernand Dumont est fort préoccupé de ça. Je pense que, dans un inventaire, il faudrait tenir compte de ces travaux-là, qui existent mais qui sont peu nombreux, et de cette voie de recherche. Ma deuxième remarque concerne l'analyse de l'État comme phénomène culturel dans la société québécoise. Fernand Dumont l'a souligné : on ne met pas suffisamment en évidence le rôle de l'État, tant provincial que fédéral, dans le développement de la culture ; cette étatisation de la culture et tout ce que ça a comme ensemble de conséquences. Une troisième remarque : on a bien analysé différentes communautés culturelles ou différents groupes sociaux, mais on n'a peut-être pas suffisamment analysé — et je pense que c'est une caractéristique importante de la vie collective — la dynamique elle-même des relations entre les groupes ethniques et les groupes sociaux, relations qui fonctionnent à une certaine forme de mobilisation, de domination et aussi de distinction. Il y a relativement peu de travaux qui vont dans ce sens-là, mais je pense qu'il s'agit aussi d'un secteur et d'une voie de recherche à ne pas négliger. Entre une modernité inaccessible et une modernité déjà dépassée, est-ce qu'il n'y a pas un véritable chantier de sociologie de la culture ?

Gabriel GAGNON

La communication de Desaulniers me pose quelques questions. Je pense que c'est très légitime de nous faire voir des réalités que les sociologues étudient peu ; mais je me demande si, en faisant ça, on n'exagère pas de l'autre côté. Cette fameuse société du spectacle ou des *mass media*, est-elle la seule caractéristique de la post-modernité ? On dit qu'aux États-Unis, les gens regardent de moins en moins la télévision. Je ne sais pas ce qui se passe au Québec... Est-ce que maintenant, face à la société post-moderne, il n'est pas en train de se créer, non pas de nouvelles idéologies, mais de nouveaux regroupements face à ce qu'on appelle l'individualisme ? Peut-être que l'individualisme au Québec n'est pas le même individualisme que l'on retrouve dans l'ensemble des sociétés, et en particulier dans la société américaine. Alors, si on dit : « arrêtons d'étudier les idéologies, ou l'écrivit, et retournons strictement à la culture de l'individu », je me demande si l'on va vraiment trouver les phénomènes les plus cruciaux des développements de la post-modernité. Lorsque tu affirmes : « Les médias, ici, fournissent simplement ce que les gens demandent », je suis très inquiet, parce que moi, je n'en suis pas certain. Ça doit être un biais idéologique de ma part : la génération dont je suis — qui est une génération associée à *Parti pris* — nous avons toujours surtout pensé en termes d'aliénation, de libération ou d'impérialisme. Contrairement à ce qu'en pensent certains économistes, ce sont des concepts, des réalités qui s'analysent. Alors, pour en revenir aux *mass media*, il doit quand même y avoir, dans ces institutions-là, des contenus qui viennent de l'extérieur de notre société — n'appelons pas ça de l'impérialisme américain, disons plutôt « influence » — et peut-être aussi de certains groupes à l'intérieur de notre société. Je pense que ton analyse, en posant la société québécoise comme un ensemble d'individus isolés — « tante Alice » ou d'autres individus qui regardent des choses — jette un peu le bébé avec l'eau du bain. Il y a toujours, derrière nos sociologies, un brin d'idéologie, et, avec mes relents d'idéologie, j'ai plutôt tendance à essayer de chercher, dans cette société-là, des pratiques émancipatoires ou des nouvelles formes de regroupements qui ne sont pas les anciens mouvements marxistes ou nationalistes, mais des formes, des façons post-modernes de créer des solidarités et de résister à ce que j'appelle quand même, avec beaucoup de sociologues contemporains que je ne crois pas dépassés, l'aliénation et l'impérialisme.

Jean-Pierre DESAULNIERS

Je n'ai pas voulu insister sur les médias dans mon papier. Je suis peut-être tellement aliéné par cet objet-là que ça en donne quand même l'apparence mais, volontairement, j'ai voulu introduire plein d'autres exemples pour montrer qu'il y a peut-être au-delà de la représentation — dont les médias sont les principaux moteurs — donc dans la perception du temps et de l'espace, et dans le jeu des métamorphoses, des aspects qui emportent tout le social, et que les

lois mêmes du social sont en train de se transformer. Même les lois de l'existence sont concernées : je pense à cette jeune femme californienne qui réclame son droit au suicide devant les tribunaux. Autrement dit : ce jeu de déplacement des rôles et ce jeu de la négociation des valeurs touche jusqu'aux lois de l'existence. À mon sens, les *mass media* ne sont que le résonateur d'apparences de toute une perception du monde qui est en train de se transformer, et d'un jeu — admettons-le ! — un peu carnavalesque. Je voudrais insister sur un autre aspect qui, cette fois, concerne l'individu. Les isolats individualistes sont un véritable paradoxe : tous les gens suivent les mêmes modes pour s'identifier personnellement. Il y a comme un jeu de trahison dans cet enlignement sur le même goût à l'individualisation. Si bien que les sentiments communautaires ne sont pas des sentiments de rattachement à un symbole commun ; les vraies relations communautaires, elles sont dans la volonté commune d'éparpillement de signes. La société n'est pas en train de se dissoudre, elle joue le paradoxe de la communauté individualiste. Je ne nie évidemment pas les problèmes d'aliénation derrière ça ; simplement, ce que je veux signaler, c'est que l'aliénation change de forme. Pour moi, l'exemple de Zelig est très important : alors que normalement on doit recourir à une personnalité très forte et qu'on est marqué dans l'aliénation de notre personnalité — la personnalité noire aux États-Unis, la personnalité indienne ici — Zelig joue le jeu de l'aliénation de l'autre côté, il disparaît dans le jeu des personnalités.

Fernand DUMONT

Gabriel Gagnon vient de remettre en surface ce qui se voulait, dans l'exposé de notre collègue Desaulniers, une polémique. Il ne faut pas se refuser à la mettre effectivement en évidence. Les deux exposés sont très différents de ce point de vue là : le nôtre se borne à être une sorte d'inventaire, un peu critique, des travaux faits sur la culture québécoise depuis vingt ans. Il y avait lieu, et c'est ce que j'ai trouvé intéressant dans l'exposé de Desaulniers, de faire la sociologie de cette sociologie-là. D'ailleurs, je ne devrais pas dire seulement « de cette sociologie-là », puisque nous avons parlé de l'étude de la culture, ce qui déborde infiniment la sociologie. Il y aurait lieu d'évaluer de façon critique cette recherche dans ses orientations d'ensemble, et de se demander à la fois si la direction prise est bonne, et si nous ne devrions pas nous orienter dans une autre direction. Ce qui m'apparaît interrogatif dans l'exposé de Desaulniers — je reste dans la ligne de la question de Gabriel Gagnon — je le formulerais à peu près comme ceci : nous sommes effectivement — on l'a dit cent fois ; ce n'est pas ce matin qu'on a commencé à le dire — dans une société de spectacle ; ce qui n'est, d'ailleurs, ne l'oublions pas, qu'une figure de cette société, une de ses images. Le danger pour le sociologue, c'est, sous prétexte d'être fidèle à cette société de surface, de faire une sociologie de voyeur et, par conséquent, de ne

pas aller voir en profondeur comment ce spectacle — qu'il est facile, quand on le regarde comme un voyeur, d'arranger comme un ensemble — s'enracine dans la vie quotidienne, comment il est assimilé, récusé, digéré. Aller voir de quelle manière, autrement dit, notre société, comme celles d'autrefois, n'est pas seulement une société où l'on vit. C'est pour ça que, par exemple, résumer en une phrase une société qui va de Dutoit à la planche à voile, c'est oublier que personne — ou, du moins, peu de personnes — ne consomme à la fois l'Orchestre symphonique de Montréal et la planche à voile...

Jean-Paul DESAULNIERS

Au contraire !

Fernand DUMONT

En tout cas, ça mériterait d'être démêlé ; ça mériterait qu'on essaie de savoir qui fait ceci et qui fait cela — ce qui est, traditionnellement, notre métier. Cela pose d'ailleurs ce que j'appellerais le problème de l'éthique de la pratique sociologique. C'est évident que nous courons sans cesse après notre objet, qui nous échappe parce qu'il change ; mais il faut se garder de se faire *a priori* une image un peu systématique de cet objet puisque, par principe, si on est sociologue, c'est qu'on ne sait pas ce qu'est la société.

Fernand HARVEY

Ma remarque s'inscrit dans le prolongement de celles de Gabriel Gagnon et de Fernand Dumont. On a vu dans l'exposé de science politique que celle-ci s'intéressait par exemple à certains partis et non pas au Parti libéral. L'exposé de Desaulniers, au fond, nous propose d'étudier notre Parti libéral de la sociologie de la culture, qui est la culture de masse, finalement. Si on voulait faire une sociologie de la sociologie de la culture, peut-être qu'on s'apercevrait que les préoccupations des sociologues sont allées dans un certain nombre de directions, un peu comme en science politique avec les partis. On constate un intérêt plus grand pour les cas de marginalité, la tradition historique, un intérêt aussi pour les pratiques alternatives et émancipatoires, et les pratiques politiques. Ce qui fait que la sociologie a tendance à identifier des courants qui sont porteurs de changement social, laissant un peu de côté ce vaste continent de la culture de masse. Dans notre exposé, j'ai indiqué quand même que les nouvelles sensibilités apparaissent au niveau des attitudes et des comportements ; une partie de la recherche s'oriente de plus en plus vers des thèmes qui, à moyen terme, ne sont peut-être pas tellement loin de ce qui est évoqué. Le danger, peut-être, dans la perception de Jean-Pierre Desaulniers, surtout dans les exemples qu'il nous donne, c'est de présenter une société assez parcellaire, où les gens seraient des espèces de zombies culturels qui erreraient d'une place à l'autre sans plus ou moins de racines historiques, sans plus ou moins de

rapports sociaux qui seraient à la base de ça. Je pense que, tout en étudiant ces phénomènes-là, il faut voir comment ils sont digérés et pratiqués dans les réseaux sociaux. Juste à titre d'exemple, si on étudiait comment se vivent les pratiques de l'informatique à la maison, on aurait peut-être la surprise de voir qu'il y a des réseaux sociaux qui se constituent derrière ça, et qui sont en prolongement de choses antérieures.

Hélène DAVID

Depuis le début de ce colloque, en écoutant les propos des différents intervenants, j'ai eu le plaisir de retracer les itinéraires intellectuels de deux générations. Ce plaisir a peut-être été confirmé par un bilan quantitatif — le « un sur zéro » que mentionnait André-J. Bélanger — qui nous donne une certaine satisfaction devant l'augmentation de la production. Toutefois, il me reste un certain malaise face à cet inventaire : il me semble que nous nous sommes posé assez peu de questions sur le travail qu'il nous reste à faire. Nous sommes, peut-être pour la première fois au Québec, deux générations de chercheurs encore, pourrait-on dire, dans la force de l'âge, dans le sens d'une capacité de réflexion sur notre propre société, et il me semble qu'au moment où l'on fait ce bilan-ci, nous sommes dans une espèce d'état d'incapacité à nous saisir de l'avenir. Un bilan ne se fait pas sans implicitement contenir des critères qui portent sur comment devraient être poursuivies les pistes de recherche. Je souhaiterais que l'on puisse soulever ces questions-là davantage parce que nous avons quand même un rôle important à jouer, surtout à une époque où nous subissons un peu tous l'effet d'un climat de morosité sociale et politique qui se manifeste souvent par un assez grand désarroi, aussi bien sur le plan de notre capacité d'analyse que sur le plan personnel. Tout à l'heure, en écoutant les intervenants, je pensais à un texte que Fernand Dumont a écrit à l'occasion d'un colloque des écrivains qui portait sur le thème « écrire l'amour ». Il se demandait si, face à ce climat de morosité, qui ressemble à celui de la fin des années cinquante, ce ne serait pas de nouveau parmi les artistes et les créateurs qu'il y aurait une étincelle qui nous redonnerait un nouvel élan face à notre avenir collectif. Je me demande si on ne peut pas se poser la même question face à notre propre milieu de chercheurs et d'enseignants en sciences sociales, qui existait peut-être moins en tant que collectivité dans les années cinquante. Pour être un peu plus concrète, j'aimerais revenir en particulier sur la question de l'idéologie du vécu ; je pense qu'elle a été très bien évoquée à la fin de l'exposé de Fernand Dumont et Fernand Harvey. Pour moi, le problème que ça soulève, cette émergence du vécu comme préoccupation, c'est que j'ai l'impression qu'il s'agit là d'une idéologie que tout le monde subit, et peut-être de façon un peu honteuse chez les intellectuels, professeurs et chercheurs. On est tenté, fasciné par ça ; on connaît même des enseignants spécialisés dans des questions beaucoup plus institutionnelles qui vont être tentés de changer de champ

d'analyse. Est-ce qu'il n'y a pas des questions à se poser, en termes de découpage d'objet, de méthodologie, qui permettraient de saisir des idéologies qui émergent et qui nous sont peut-être moins familières, parce que nous n'avons pas été immergés dedans de la même manière que dans les idéologies qu'on a davantage étudiées, comme les idéologies nationalistes par exemple ? Je pense notamment à une photo parue dans le journal la semaine dernière, où l'on voit la jeune championne de natation Sylvie Bernier qui brise la cigarette de René Lévesque. Dans cette photo-là, il y a plein de choses qui nous préoccupent en tant qu'enseignants et chercheurs ; c'est une question de rapport de pouvoir : elle est jeune, elle fait du sport, c'est une femme, et elle brise la cigarette du Premier ministre. Est-ce que ce sont les politicologues qui vont s'intéresser à ça ? Est-ce que ce sont les ethnographes ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne le sais pas. Mais j'ai l'impression que, dans le moment, on n'a pas les instruments, ou on ne se pose pas les questions qui permettent de répondre à des préoccupations de ce genre-là. Je souhaiterais qu'on les soulève, même si elles ne sont pas claires, et même si elles sont peut-être sans réponse à ce moment-ci.

André-J. BÉLANGER

Lorsqu'on me parle de changement, j'ai toujours envie de prendre le contre-pied, j'ai toujours envie de me dire : est-ce que, antérieurement, il n'y a pas eu des structures analogues qui, en somme, tenaient lieu de suppléance à ces expressions collectives ? Je suis bien d'accord que l'on regarde la post-modernité, je trouve ça très intéressant, mais je me pose souvent la question : est-ce qu'il ne serait pas possible d'en faire une anthropologie, mais une anthropologie qui serait comparative avec des événements analogues ? Prenons, par exemple, le congrès eucharistique : un journal comme *The Gazette*, il y a quinze jours, a saisi l'occasion, qui était évidente, de faire un rapprochement avec le congrès eucharistique qui s'était tenu à Montréal en 1910. Ce n'est pas pour rien que j'ai écrit un ouvrage qui s'intitule *Ruptures et constantes* : je voulais montrer qu'en dépit des ruptures qui nous apparaissent tellement évidentes, il y a souvent des constantes. Et les sociétés qui se sont rompues le plus rapidement ont été les premières à reproduire des modèles de comportements qui étaient ceux antérieurs, mais de manière différente. Là où il y a eu des mandarins, il y a eu le parti communiste chinois... J'aurais envie, moi, d'ouvrir le journal de 1900, pour voir dans les faits divers si on n'aurait pas pu trouver des choses aussi étonnantes que celle mentionnée par Hélène David. La dimension comparative m'apparaît importante, et à l'intérieur même d'une société.

Deuxième point, à propos du spectacle : l'image a peut-être un rôle plus grand qu'elle n'a eu antérieurement. Mais en termes de spectacle, ou de voir et d'être vu, je dois avouer que lorsque le hasard m'a conduit dans des petites villes de province, ou encore à la campagne, j'ai eu sérieusement l'impression

d'être vu, beaucoup plus qu'à la ville ! Si je marche dans une petite ville comme Sorel, je me sens vu, terriblement vu ; je marche à Montréal, je ne me sens pas vu. Donc, je suis un spectacle à Sorel, non pas parce que les gens me connaissent, mais parce que chacun s'y offre en spectacle un peu de la même manière. Je pense qu'il y a des traits culturels qui pourraient être expliqués ; il y a aussi des ouvertures, des situations. Un dernier point qui m'apparaît essentiel, c'est l'aspect « fragmentation » : antérieurement, on avait, par exemple, des couches paysannes qui se levaient à peu près à la même heure, qui mangeaient à peu près les mêmes choses et à peu près aux mêmes heures, et qui parlaient des mêmes choses ; donc, il était possible de faire des coupes longitudinales d'observation. Je pense qu'aujourd'hui — on l'a évoqué — il y a des fragmentations, mais des fragmentations qui ne m'apparaissent pas si aliénantes. D'ailleurs, le terme aliénant, je ne l'aime pas, je ne l'emploie jamais. J'essaie plutôt de voir la situation telle qu'elle est, parce que dire qu'une situation est aliénante, c'est toujours se poser comme juge de la conscience d'un autre. Ce que je ne me sens jamais habilité à faire. La seule chose, par contre, que je puisse voir, et ce d'une manière positive, c'est que les gens se réunissent. Nous avons tous individuellement des potentiels qui relèvent de notre socialisation, bien sûr, mais aussi de notre tempérament. Si bien qu'on peut en quelque sorte participer à des activités qui ont l'air fragmentées de l'extérieur, mais qui, pour la personne, correspondent à une espèce d'intégration de divers modèles, mais en fonction de réseaux de toutes sortes. On l'évoquait tout à l'heure, il y a des gens qui vont écouter de la musique moderne qui se réunissent entre eux, d'autres préfèrent la musique ancienne ; il y en a d'autres qui aiment bien faire de la natation. On peut aller entendre Dutoit, et on peut faire de la planche à voile... Ce serait intéressant, dans ce contexte, de savoir qu'est-ce que l'amitié. Autrefois, c'était se rencontrer le plus souvent possible et faire le plus de choses ensemble. L'amitié, maintenant, c'est de faire des choses que l'on aime bien, mais avec diverses personnes. Les rapports d'amitié sont beaucoup moins englobants. Et je pense que la vie du couple, elle a certainement changé en la matière, et ça, ça relève de la culture. C'est peut-être beaucoup plus difficile à observer parce que c'est quelque chose de nouveau, de beaucoup plus éclaté. Mais ce n'est pas nécessairement négatif, je n'y vois pas une forme négative. Des fois, Desaulniers, je trouvais que vous preniez la tangente que j'appellerais catastrophique. Mais il y a un côté qui peut être très enrichissant dans cette fragmentation, ce sont les collègues. Et je pense que ces unités invisibles, elles vont devenir de plus en plus importantes. Et, quand on voudra comprendre divers comportements, il faudra s'y introduire. Ça pourrait faire des sujets de thèses extraordinaires, parce que ça, c'est vraiment circonscrit ; à ce moment-là, on peut faire une anthropologie, on peut revenir à ça. Ce qui m'amène à un vieux topo, et je termine là-dessus : j'adore la sociologie, je fais beaucoup d'histoire, mais j'aime toujours qu'on se rappelle que l'anthropologie est peut-être une des reines, sinon la reine des sciences sociales.

Jean GOULD

Nous sommes ici pour faire le bilan de la recherche sur le Canada français depuis quelque vingt-cinq ans. On ne fait pas le bilan de *Recherches sociographiques* sans faire le bilan de la société québécoise. Or, il y a un grand absent : personne n'a parlé de la Révolution tranquille. Pourtant *Recherches sociographiques*, ses artisans, les professeurs de la Faculté des sciences sociales de Laval, ont semé à tout vent. Cet apport à la société québécoise s'est fait par l'intermédiaire de recherches, de grands commis de l'État et d'idéologues. La question émerge : pourquoi un des laboratoires de la Révolution tranquille n'est-il pas aujourd'hui à même de faire son bilan ? Ou encore, pourquoi voit-on le passé dans la perspective de l'avenir ? Les alchimistes de l'histoire se sont transformés en dociles petits chercheurs. Bref, hier, la sociologie était un mouvement social, aujourd'hui elle se regarde comme une sage science ! Le voile de l'oubli a revêtu comme une tunique cette période historique. On a mis les ancêtres à la porte, que ce soit l'histoire ou Fernand Dumont. Dans votre département, monsieur Dumont, vous êtes un inconnu parmi les nouvelles générations : « Fernand Dumont, oui, il a existé ; il existe peut-être encore... » ; le féminisme ou l'écologie attirent plus. Ce n'est pas la première fois que les intellectuels manqueront de mémoire. Gilles Paquet, dans sa communication, soulignait comment dans les *Essais sur le Québec contemporain* on avait pratiqué la remise à zéro du compteur, à l'instar de la Révolution tranquille, où on a conjugué l'avenir au passé indéfini. En science économique, la Révolution tranquille, selon Paquet, signifie à la fois une coupure avec la réalité du « terroir » et une rupture culturelle.

Est-ce que la cueillette des fruits de la Révolution tranquille provoquerait l'effroi chez nos intellectuels ? L'éducation, le plus beau bébé de l'époque, auquel plusieurs pionniers de *Recherches sociographiques* ont participé de près, est devenue le plus beau petit monstre. Les apprentis-sorciers de l'époque semblent avoir créé des monstres qui échappent à leur contrôle et à leur entendement. Une sociologie des années cinquante, un tantinet positiviste, voulait, dans les projets de société qu'elle inspirait, laisser de côté la culture traditionnelle, reconstruire sur des bases rationnelles une société reposant sur un État de type impersonnel et bureaucratique : le rêve de Weber ! À notre avis, la sociologie actuelle est encore, pour reprendre le terme de Wright Mills, inhibée par l'étatisme et le rationalisme de cette époque. Peut-être serait-elle insensible ou même antagoniste à la culture ? Comme l'Église formait la structure centrale de l'ancienne société, l'État occupe le centre de l'identité québécoise. En rationalisant la société, la sociologie a dissous la culture. En fait, nous sommes passés d'une culture normative à une culture positive. Même dans nos départements, l'inculture règne en maître. Évidemment, à l'époque, la sociologie s'est intéressée aux institutions porteuses de la culture. Ironie du sort, ce sont celles-là qui nous posent problème aujourd'hui. Il semble être impossible

de reproduire des intellectuels. Pierre Fortin, dans une conférence donnée au Mont-Gabriel, affirme que, dans les générations montantes d'économistes, « il y a de bons plombiers, mais pas d'intellectuels ». La survie de nos propres institutions semble mise en péril.

Fernand DUMONT

Il faut au moins que l'ancêtre réponde ! J'ai trouvé extrêmement intéressant, et même très émouvant, ce que je viens d'entendre. Il s'agit, en quelques mots, d'une sorte de résumé de ce que plusieurs membres de la génération de sociologues qui nous suit pensent de la Révolution tranquille. Et, non seulement cette génération interprète-t-elle la Révolution tranquille, mais elle commence à se demander quelle va être son attitude propre à elle envers ce qui a été vécu pendant ces années-là. Toutefois, sans faire à mon tour une sorte de sociologie de la Révolution tranquille, je pense qu'il faudrait ajouter aux remarques du dernier intervenant quelques commentaires concernant ce qui s'est passé au cours de cette période que l'on est habitué à résumer un peu trop globalement en parlant de « la » Révolution tranquille. Il y en a eu sans doute plusieurs, dont certaines, d'ailleurs, ne furent pas tranquilles. Si je me remémore les années de ma jeunesse, par exemple, les raisons pour lesquelles certains d'entre nous ont choisi la sociologie plutôt que les métiers traditionnels, il faut dire que ce choix-là était lui-même extrêmement diversifié. Moi, je n'ai pas été tellement mêlé aux appareils d'État, mais des amis comme Guy Rocher ou Yves Martin l'ont été, dans des directions extrêmement diverses. Et même aujourd'hui, malgré l'amitié qui nous lie toujours, nous reconnaissons cette extraordinaire diversité. Pour ma part, j'étais, dans ma jeunesse, un positiviste. J'ai suivi la loi des trois États d'Auguste Comte, mais j'ai procédé à l'envers, c'est-à-dire que j'ai commencé par être positiviste, et ensuite, sans doute, métaphysicien, et puis je sens très bien que je vais finir par la théologie ! Nous avons eu des itinéraires extrêmement divers, qu'il serait intéressant, d'ailleurs, de reconstituer. On parlait tantôt d'une sociologie du vécu : il y aurait beaucoup d'intérêt à faire une sociologie du vécu des sociologues. Parce que, malgré les apparences et malgré cette illusion que secrète l'usage toujours courant de cette expression, « la » Révolution tranquille a eu des aspects, je le répète, extrêmement divers, aussi bien sur le plan des itinéraires intellectuels que sur le plan des itinéraires personnels. Desaulniers nous racontait tantôt — et c'était une excellente introduction, une excellente confession — en quelle année il a commencé à conduire une automobile, en quelle année il s'est marié, en quelle année il a divorcé, etc. La preuve qu'il y a une grande diversité, c'est que, moi, je n'ai pas encore appris à conduire, ce qui me laisse un avenir extraordinaire devant moi, si je dois parcourir, moi aussi, toutes ces étapes ! Je prends cela comme exemple, simplement pour rappeler encore une fois l'extraordinaire diversité, l'extraordinaire foisonnement des transformations que nous avons vécues. Et, maintenant que la Révolution tranquille est terminée (les funérailles sont à

peine achevées, mais c'est entendu que bientôt on n'en parlera plus, du moins comme si on la vivait encore), c'est sans doute la génération de celui qu'on vient d'entendre qui pourra le mieux interpréter ce qui s'est passé, et de façon moins systématique que nous sommes, nous, encore tentés de voir cette période.

Je rejoindrais ainsi ce que disait Hélène David, et qui m'apparaît très important : par-dessous les inventaires de thèmes de recherches diverses qui ont été poursuivies depuis une vingtaine d'années, il y a une sorte d'oscillation qu'elle a très bien désignée, à mon avis, quand elle a parlé de ce passage qui s'effectue déjà depuis quelques années dans la sociologie, et sans doute dans les autres sciences humaines (c'est remarquable en histoire) entre une sociologie axée avant tout sur l'analyse institutionnelle, l'analyse des organisations, l'analyse des infrastructures, etc., passage, dis-je, d'une sociologie de ce type à une sociologie que l'on appelle encore vaguement une sociologie du vécu. Et ça, je pense, c'est vérifiable aussi bien chez les scientifiques d'allégeance marxiste que chez les scientifiques d'autres allégeances théoriques ou idéologiques. Et elle soulignait fort bien que, même des sociologues qui ont travaillé longtemps sur une sociologie axée avant tout sur les structures sociales, sont tentés plus ou moins par cette sociologie du vécu. Je dirais qu'il s'agit là d'une oscillation, et non, je l'espère, d'une sorte de virage, pour ainsi dire, de l'une à l'autre perspective. C'est clair que nous sommes tous, je pense, de plus en plus préoccupés, sinon tentés par une sociologie qui serait davantage axée sur la dimension du vécu, sur la vie quotidienne, etc. — et là, on rejoint, peut-être d'une autre manière, les préoccupations de Desaulniers. Il y a là, manifestement, des choses importantes à explorer : ça a déjà été commencé, par exemple, par les recherches à base d'histoires de vie ; il y a, il me semble, des recherches à poursuivre sur ce que j'appellerais la culture des classes sociales, ce qui ne nous oblige évidemment pas à abandonner une analyse structurale (ou structurelle, comme vous voudrez) des classes sociales. Qu'est-ce que vivent effectivement ces classes, dont on a parlé peut-être un peu trop d'une manière géométrique ? Quelle est la vie quotidienne en milieu ouvrier, en milieu rural, etc. ? J'insiste sur ces questions parce que c'est là-dessus que je travaille actuellement, d'ailleurs dans une perspective comparative, je vous le garantis... C'est un fait que nous avons là un terrain en friche, difficile à explorer, mais qui est indispensable. Toutefois, ça ne doit pas nous détourner, je le répète, de l'autre tendance, c'est-à-dire de l'analyse qui se fait davantage en termes de structure sociale. On doit d'autant moins s'en détourner que nous assistons, Révolution tranquille ou non, au Québec comme ailleurs, mais de façon peut-être plus spectaculaire au Québec, à ce que j'appelle volontiers une institutionnalisation de la culture, ou une industrialisation de la culture, dont les signes sont manifestes dans nos établissements universitaires, dans l'organisation de la recherche scientifique, dans la scolarisation de plus en plus formalisée dans toutes sortes de domaines. On pourrait donner des exemples nombreux qui,

justement, nous incitent à ne pas méconnaître, sous prétexte d'être plus attentifs à ce qui est effectivement vécu, à la conscience que les gens prennent dans leur vie quotidienne de ce qu'est effectivement leur société, cela ne doit pas nous faire méconnaître, dis-je, l'autre dimension. Ce serait être infidèle à une espèce d'oscillation de la recherche ou des tendances de la recherche qui a toujours caractérisé nos disciplines.

Henrique URBANO

Moi, ça fait dix-neuf ans que je suis arrivé au Québec. Je suis allophone, et témoin un peu partiel parce que souvent absent. Mais quand j'écoute parler Fernand Dumont, je me retrouve à l'époque où je commençais à suivre ses cours. J'appartiens à un département de sociologie qui n'a pas beaucoup changé depuis vingt ans ; on a ajouté des pièces, mais il y a une série de problèmes ou de problématiques qui sont demeurées semblables. Et j'ai beaucoup aimé le texte de Desaulniers parce que je pense qu'il y a là un petit message qui est très important : il veut dire qu'on n'a pas été assez attentif à un nouveau type de culture. Chaque fois qu'on parle du texte de Desaulniers, on dit : « la culture s'est morcelée ». En fait, il y a de nouveaux types de culture, il y a des nouveaux types d'idéologie : ça fait, évidemment, de nouveaux objets d'étude auxquels nous ne sommes pas habitués. L'étude des idéologies, telle qu'on pouvait l'entreprendre lorsque je suivais les séminaires de Dumont, ne s'applique pas à ces nouveaux phénomènes dont, je pense, il est extrêmement important de tenir compte dans nos projets de recherche. Moi, étant allophone, je vais à Montréal, je contacte des groupes d'immigrants et je ne me retrouve pas du tout dans les mots de monsieur Dumont, ou dans d'autres études sur le folklore, la religion populaire, etc. Ça ne me dit strictement rien. Je trouve qu'il y a de nouveaux phénomènes, à Montréal surtout, bien sûr, comme ils existent à Toronto et dans d'autres villes comme ça ; mais on n'est peut-être pas capable de les saisir. J'en viens à la conclusion que nous avons une difficulté énorme en tant que méthodologues, en tant que sociologues, en tant qu'analystes des sociétés, à saisir des phénomènes qui sont en train de se passer devant nous. C'était facile d'analyser des écrits, mais nous sommes incapables de saisir des phénomènes nouveaux parce qu'ils nous semblent éparpillés. Alors qu'ils ne sont pas éparpillés du tout : c'est le vécu des gens, c'est leur enracinement dans la culture. Par exemple, quand on me demande : « Qu'est-ce que vous êtes ? », je ne dis jamais que je suis Canadien, je dis toujours que je suis Portugais, alors que je ne suis pas Portugais du tout : je suis apatride. Je pense que cette culture, de Montréal en particulier, c'est ça. Nous nous adaptons très bien à ça.

Arnaud SALES

Il y a une chose qui m'a étonné : tout à l'heure, Desaulniers a parlé de l'automobile et de la télévision comme des symboles de notre époque, et il n'a

pas parlé de l'ordinateur. Une autre chose qui m'a surpris, c'est que l'on n'ait pas parlé, finalement, dans les deux exposés, de la culture de la rationalité, du calcul et de la science qui sont là en plein. Alors qu'on a parlé de romans, qu'on a parlé de la télévision, on n'a pas parlé de l'ordinateur, et je pense que ça traduit quelque chose. Or, je crois qu'il y a une espèce d'enjeu, qui est situé autour de la dialectique entre la réalité explosive qu'a décrite Desaulniers : le spectacle, la vitesse, l'intuitif, la parole — ce qui est peut-être, d'une certaine façon, une culture du loisir ; et la demande fantastique de rationalité, de calcul, de science et d'écriture — et, cette fois, dans le travail. Alors là, je m'interroge sur le rapport au pouvoir de la culture médiatique et de la culture de la théorie, de l'analyse, de la formalisation et de la gestion. Je m'interroge aussi sur le rapport au pouvoir de ceux qui regardent mais n'écrivent pas — question qui est très importante pour nous, pédagogues : peut-on se contenter de former les gens à regarder et à parler, est-ce qu'on doit délaisser l'écriture et le calcul ? Moi, je ne le crois pas : les deux doivent être fondamentalement combinés, parce que, curieusement, ils sont étroitement articulés. Le problème est de comprendre comment ça se fait, et comment on peut les combiner.

Jacques GODBOUT

Une phrase seulement pour ajouter au commentaire d'Arnaud Sales : il me semble d'autant plus important d'introduire l'ordinateur dans la problématique de Desaulniers que, pour la première fois, l'ordinateur est quelque chose qui détruit le spectateur comme voyeur ; l'écran cathodique devient de nouveau une interaction avec le spectateur, comme la messe avant la télévision.

Jean-Marc PIOTTE

Il y a continuité avec les précédents colloques dans le sens que le débat le plus animé porte encore sur la culture, et non pas sur l'économie, la politique ou l'histoire. La Révolution tranquille a rejeté — Fernand Dumont dirait peut-être « avec tort » ; moi je dirais peut-être « avec raison » — la culture canadienne-française et catholique. Actuellement, le problème c'est que le nationalisme étatique, qui avait remplacé ça comme référent culturel, disparaît dans la nouvelle génération. Et là, notre ami Desaulniers nous dit qu'il n'y en a plus de référent culturel, ou que le référent culturel c'est le vide, ou que le prototype de l'individu c'est le caméléon individualiste. Moi, cette intervention m'a beaucoup interrogé, et je la trouve très stimulante intellectuellement. Ceci dit, il y a quelques questions que je me pose : quand tu parles du caméléon individualiste, soit qu'il devient asiatique, soit qu'il devient noir, etc., au point de départ, il faut que tu acceptes comme postulat épistémologique qu'il y ait des noirs et des asiatiques auxquels il va s'assimiler, donc, des référents culturels en quelque part. Deuxièmement, tu cites l'exemple des *punks* d'Outremont : il y a là, à mon avis, un problème de traduction que tu laisses un peu tomber, car le mouvement

punk qui est né en Angleterre regroupait plutôt des prolétaires. Autre chose : les phénomènes médiatiques dont tu parles existent depuis quelques années déjà ; pourtant, dans les années 1970, au Québec du moins, il y a eu de grands mouvements sociaux, aussi bien au point de vue national que syndical. Tu dis en gros que la crise culturelle dont on parle actuellement n'est pas vraiment une crise : l'anormalité c'est la normalité. À mon avis, tu projettes dans l'avenir ce que les jeunes vivent actuellement lorsque du dis : l'histoire, ça va être ça. Mon espoir, c'est que ça va plutôt susciter d'autres mouvements sociaux, dont le référent ne sera pas la question nationale, le syndicalisme ou la lutte des classes ; des espèces de communautés, peut-être éphémères, pourraient ressusciter. Le langage que tu tiens me semble correspondre très exactement à une crise économique, où le jeune est incapable, ou difficilement capable de s'insérer dans la société telle que nous nous avons pu la faire. Ce que tu soulèves m'interroge, et je t'encourage à continuer à y réfléchir. Toutefois, je ne suis pas certain que la théorisation que tu fais — avec les références théoriques françaises que tu utilises — théorisation non pas de cette crise culturelle, mais de cette nouvelle culture, correspond à quelque chose que tu vas pouvoir dire dans cinq ou dix ans.

Fernand DUMONT

Je suis d'accord sur au moins un des aspects des remarques qui viennent d'être faites : par-dessous les transformations spectaculaires auxquelles nous avons assisté — je ne parle pas seulement des médias de masse, mais de toutes les transformations de la Révolution tranquille — il est certain que l'on dessine plus en profondeur une sorte de remembrement, ce que Piotte appelle de nouvelles formes communautaires. Et c'est ça en particulier qu'une ethnographie véritable devrait essayer de discerner. On en voit déjà des signes incontestables autour de nous. Quant à ce que disait Arnaud Sales, c'est parfaitement juste qu'il est en train de s'élaborer une nouvelle culture aussi, parmi bien d'autres, autour de l'ordinateur. Toutefois, je n'ai pas l'optimisme de Jacques Godbout quand je regarde ces immenses salles dans lesquelles le nouveau prolétariat des employés de bureau voit défiler toute la journée des factures de l'assurance-maladie sur des écrans cathodiques. De toute manière, ça mérite que l'on soit très attentif et sur les mauvais et sur les bons côtés de ce phénomène.

Pour ajouter un dernier mot, ce qu'il y a de décevant dans les inventaires que l'on peut faire — disons, dans celui que nous avons fait — c'est précisément que l'on observe une dispersion extraordinaire des secteurs de recherche : les littéraires travaillent de leur côté, les sociologues de leur côté, les communicationnaires de leur côté, etc. Et ce qui manque à travers tout ça, c'est évidemment l'émergence non pas d'une théorie — tant mieux s'il y en a plusieurs — mais de problématiques qui puissent contrecarrer un peu cette espèce de fausse division du travail, qui est en fait un éparpillement du travail scientifique qui existe

probablement à cause du cadre conventionnel de nos universités et même de nos disciplines. Et ça, il m'apparaît — permettez-moi cette nouvelle affirmation d'une manie de théoricien — que c'est là une tâche absolument fondamentale qui empêcherait que les catégories que nous avons utilisées pour classer les travaux soient autre chose que des cadres conventionnels, mais soient vraiment une façon de dégager les allures d'ensemble du chantier, et surtout, comme on l'a réclamé à plusieurs reprises, des tâches d'avenir.